



HAL
open science

Littérature et antisémitisme : la Chronique des Pasquier (1933-1945) de Georges Duhamel

Atinati Mamatsashvili

► **To cite this version:**

Atinati Mamatsashvili. Littérature et antisémitisme : la Chronique des Pasquier (1933-1945) de Georges Duhamel. A. Mamatsashvili Bela Tsipuria. Yearbook of Comparative Literature II, Ilia State University, 2016. hal-01297268

HAL Id: hal-01297268

<https://hal.science/hal-01297268>

Submitted on 4 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

The project leading to this article has received funding
from the European Union's Horizon 2020 research
and innovation programme under the Marie Skłodowska-Curie
grant agreement No 652978

Littérature et antisémitisme : la *Chronique des Pasquier* (1933-1945) de Georges Duhamel¹

Dans son article *La structure psychologique du fascisme*, écrit en 1933, Georges Bataille rapporte les principaux meneurs fascistes, Mussolini et Hitler, à la forme *hétérogène* de l'agencement social en opposition aux politiciens démocrates lesquels appartiennent à la structure *homogène* ; il replace ainsi les deux dirigeants dans la position qui sont « en saillie comme *tout autres* »². Bataille rattache à cette même « existence hétérogène », quoique « à un tout autre titre », les couches sociales les plus basses, ainsi que les fous et les poètes – ceux qui brisent ou refusent la norme ; s'y rapportent également les concepts tels que la violence, la démesure, le délire, la folie, etc. Cette configuration de la réalité en hétérogène et en homogène replace, paradoxalement, le poète refusant de s'adapter à la règle et le meneur fasciste dans une identique « structuration » (notamment hétérogène) et conçoit en même temps le fascisme, à ce moment historique (1933), comme une exclusion du monde homogène. Quelques années plus tard après la publication de cet article, le régime nazi n'existera plus que sous forme homogène, prenant en considération l'organisation et la mise en place du plan *judenrein* dans toute l'Europe. Cette évidence est nettement pressentie : « [m]ais cette concentration dans une seule personne intervient comme un élément qui distingue la formation fasciste à l'intérieur même du domaine *hétérogène* : par le fait même que l'effervescence affective aboutit à l'unité, elle constitue une instance dirigée, en tant qu'*autorité, contre les hommes* »³.

Dans l'article « Discours sur la culture », publié dans *Le Figaro* en 1938, Georges Duhamel (1884-1966) cite la « petite phrase » du discours de Goebbels, prononcée à l'occasion « d'une sorte

¹ La version géorgienne de l'article est sous presse et sera publié dans *Yearbook of Comparative Literature II* (Tbilisi, Ilia State University Edition).

² Georges Bataille, « La structure psychologique du fascisme », *Hermès*, 5-6, 1989, article publié dans *Critique Sociale*, n° 10, Paris, 1933, p. 143.

³ *Ibid.*

de fête appelée semaine de la culture » : « le national-socialisme ne pouvait tolérer plus longtemps que les Juifs continuassent à représenter la culture allemande »⁴. Ce propos que Duhamel qualifie de manière appuyée de « petite phrase », devient dans son article, une phrase-clé autour de laquelle va se construire son argumentaire et se fait révélateur d'un « grand sens »⁵. Car, il s'agit, pour l'auteur de l'intention bien claire d'*exclure* le Juif d'un espace culturel commun auquel néanmoins ce dernier appartient, et comme il le montre plus loin, le propos de Goebbels lui-même en est révélateur.

Notre proposons, par ladite étude de démontrer dans quelle mesure l'avènement du nazisme déjà dans les années 1930, peut être révélateur, pour un nombre d'auteurs, de l'évolution catastrophique des événements à venir impliquant l'humanité entière⁶ et étant orientée, comme le note Bataille, « *contre les hommes* ». Pour révéler ces marqueurs annonciateurs de la menace sans précédent de l'idéologie nazie qui « maintient la valeur raciale au-dessus de tout autre »⁷, nous allons nous intéresser à l'œuvre romanesque de Georges Duhamel. Écrivain, médecin dont le *Lieu d'asile*⁸ a été brûlé par les allemands en 1940 et qui voit son œuvre interdite dès 1942, il met en garde à partir des années trente contre la menace de la guerre qui « sera, nécessairement, une guerre d'expropriation et

⁴ Georges Duhamel, « Un discours sur la culture », *Le Figaro*, 6 juillet 1938.

⁵ *Ibid.*

⁶ Georges Duhamel ne cesse de sonner l'alarme, déjà dès l'avènement du nazisme, sur le danger qui menace « le monde civilisé » (Georges Duhamel, « Avenir des valeurs morales », *Mémorial de la guerre blanche*, Paris, Mercure de France, 1939, p. 131). À cet égard, il insiste le caractère sans précédent du phénomène nazi : « [i] est évident que le chancelier Hitler nous donne, de l'autocratie, une image moderne qui n'est comparable à aucune des images historiques de nos vieux livres » (« Sur le pouvoir absolue », *Ibid.*, p. 30). Duhamel réitère dans ses articles l'affirmation non seulement de la dimension exceptionnelle du nouveau régime, mais souligne tout autant l'ampleur singulière de la propagande de Hitler, sa « manifestation oratoire à grand spectacle » (*Ibid.*, p. 32) qui provoque un « délire collectif » (Bataille, lui, parle de l'« hypnose », *op. cit.*, p. 143). Dans *Mémorial* Duhamel reprend ses articles publiés principalement dans *Le Figaro*, *Paris-soir*, ou *La Petite Gironde* en 1938. Cette entreprise de rassembler ses textes déjà publiés pour une nouvelle publication dans un seul volume, atteste, une fois de plus, sur l'importance que l'auteur accordait à atteindre le public le plus large possible contre les dangers idéologiques des fascimes et de l'antisémitisme.

⁷ Georges Bataille, *op. cit.*, p. 155.

⁸ Georges Duhamel, *Lieu d'asile*, Paris, Mercure de France, 1940. Composé vers la fin de l'été 1940, le titre du livre était d'abord *Pierre Cauchois*. Mis au pillon ou brûlé (217 500 volumes constituant presque la totalité du tirage), le texte constitue un témoignage de l'auteur lorsqu'il soignait, en tant que médecin, dans une ville de l'ouest, des « blessés civils ramassés au long des routes, dans les champs, dans les bourgs » (Georges Duhamel, *Lieu d'asile*, Paris, Mercure de France, 1945, p. 9). Il s'agit d'un récit qui dresse un tableau bien précis dans sa réalité toute nue des ravages de la guerre : « Car Pontchaillou est le royaume et le refuge de la charité en péril. Soigner les incurables, élever les enfants rejetés de tous, prolonger la vie des vieillards inutiles, donner aux pauvres d'esprit une place et même une tâche et peut-être un peu de bonheur, tels sont les devoirs éternels d'une humanité qui n'accepte pas sans horreur de se perpétuer et de souffrir comme font, depuis le commencement, comme feront toujours sans doute les tristes bêtes des abîmes » (*Ibid.*, p. 13-14). Il est évident que le livre qui parle de la souffrance, donne des descriptions détaillées des horribles blessures, parle des incurables et des *inutiles* au moment où les malades mentaux sont euthanasiés et les Juifs persécutés en attendant une « solution », a pu déplaire à l'occupant allemand. Une note d'Otto Abetz, datant de 14 décembre 1943, rapporte d'ailleurs son accord sur la déportation de Georges Duhamel : « D'accord pour la déportation de Georges Duhamel (auteur de livres antiallemands; intrigue contre les intérêts allemands ». (Arlette Lafay, « Le conflit de Georges Duhamel et de Jacques Bernard, directeur du Mercure de France pendant l'occupation (1940-1944) », CAC, n°18, décembre 1997, p. 137).

une guerre d'extermination »⁹. Pacifiste et humaniste, Georges Duhamel ne cesse d'alerter contre le danger d'une part de la position pacifiste en ces temps troubles, et de la minimisation, d'autre part, de la figure de Hitler par ceux qui le considèrent « comme un simple névropathe, impulsif et colérique » et ne mesurent pas l'ampleur de son influence et de son « pouvoir sur les multitudes »¹⁰. Nous allons examiner dans quelle mesure ce raisonnement qui se déploie à travers sa fiction et se centre sur la question de l'antisémitisme dans son cycle – la *Chronique des Pasquier* (1933-1945) – n'est pas uniquement liée au danger de l'idéologie nazie, mais concerne aussi la société française de l'entre-deux-guerres.

Le personnage juif en alter ego du narrateur

La question de l'antisémitisme s'introduit dans la *Chronique des Pasquier* par le biais du personnage Justin Weill. Ami proche du narrateur-protagoniste Laurent Pasquier, la figure de Justin Weill constitue un fil conducteur de la *Chronique*, même si cela n'est pas assez apparent au premier abord. Pourtant, il s'agit d'un personnage qui s'impose d'emblée comme un alter ego du narrateur et contribue d'une part à organiser la fable et à agencer le raisonnement que nous livre la fiction. Weill est présent même dans son absence, il le sera jusqu'au dernier roman qui clôture le cycle et donc, lorsqu'il est déjà mort¹¹. Cette présence constante est sans doute la plus manifeste dans *Le Combat*

⁹ Georges Duhamel, « Destinée des peuples vassaux », *Mémorial de la guerre blanche*, op. cit., p. 126. Duhamel aborde ici-même, pour affiner ses considérations sur l'extermination, la question de la « place » qui ne sera pas réservée à tout le monde dans les territoires conquises par l'Allemagne nazie. En effet, cette « place » sera réellement refusée, quelques années plus tard, aux Juifs. Les deux termes, « extermination » et manque de « place » vont se conjuguer pour la mise en exécution du projet nazi.

¹⁰ Georges Duhamel, *Ibid.*, p. 99. Il existe un commentaire sur ce livre, par Romain Rolland auquel Duhamel a envoyé *Mémorial* après sa parution. Sur une page blanche à la fin du livre, Rolland note par rapport aux positions de l'auteur : « Réserves à faire sur quelques jugements historiques, et sur l'incompatibilité absolue que voit Duhamel entre les régimes despotiques et la vie de l'art et de la pensée. Que dirons-nous donc de Léonard de Vinci, et de tous ces génies de la Renaissance à la solde des condottieri et des tyrans? Alexandre avait Aristote, et Tibère couvait Tacite. Richard Strauss s'accommode du 3^e Reich, et Benedetto Croce s'impose au Duce. L'URSS fourmille de grands talents. On n'arrive jamais à étouffer la vie intérieure. Et quelquefois, l'obstacle et le danger exaltent les énergies de l'esprit. D'autres savent étrangement s'accommoder (s'adapter) des (aux) circonstances, comme ces plantes tenaces qui s'incrument, en dépit de tout dans un sol ravagé. Mais ce sont là des motifs d'espérance indestructible, et non de renoncement au combat contre tout ce qui menace la liberté de l'esprit. Bien au contraire! Nous n'en devons que nous sentir plus forts. Je suis trop musicien pour ne pas savoir tout ce que la musique recèle d'énergies, sur lesquelles rien au dehors n'a et n'a eu, au cours des siècles, ni pouvoir ni même contrôle. On ne tiendra jamais l'esprit! R.R. ». (FRR, 8-Z R ROLLAND- 6888, cité par Bernard Duchatelet (éd.), *Romain Rolland et Georges Duhamel. Correspondance (1912-1942)*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 297).

¹¹ Le personnage de Justin Weil est également le prototype d'un ami proche de Duhamel, Jules K..., mort dans un accident, à l'âge de quatorze ans. Duhamel le précise lui-même dans ses mémoires qu'il rédige durant l'Occupation, en 1941-1942: « Et comme le poète a des pouvoirs discrétionnaires, j'ai décidé, bien des années plus tard, de donner à l'ombre de mon ami cette vie qu'il n'avait point vécue, de le faire durer, jouir et souffrir une ample et riche existence, sous le nom de Justin, l'un de mes personnages, et de vivre avec lui, en rêve, toute cette fervente affection qui nous avait été ravie » (Georges Duhamel, *Inventaire de l'abîme*, Paris, Paul Hartmann, 1944, p. 155-156).

contre les ombres, le huitième volume de la *Chronique*, publié chez Mercure de France en 1939¹². Justin fait son apparition dans le roman seulement dans la troisième partie du texte ; néanmoins, il est présent dès la première page et ceci, au moment même où Laurent médite sur son image dans l'eau, tel Narcisse, même s'il ne s'agit pas d'une identification narcissique. Nous avons parlé de l'alter ego à l'égard de Justin, ce qui se confirme notamment dans cet épisode où le narrateur qui se dévisage et parallèlement offre l'occasion au lecteur de décrire son apparence physique, se compare dans le même temps à « son cher ami Justin »¹³ qui, lui, a « un regard sombre, nocturne et velouté » et que Laurent aurait voulu avoir à la place du « regard bleu véronique de sa famille »¹⁴. Cette comparaison qui s'insère à l'intérieur du portrait de Laurent établit d'une part un contraste physiognomonique absolue où « sombre » et « nocturne » s'opposent complètement au « bleu véronique » et font écho, d'autre part, à l'autre roman du cycle où un analogue souhait de *substitution* est exprimé :

- Oh ! dis-je avec une ferme conviction, qui pourrait-on te comparer ? Cherche dans tout le grand lycée.

- Si, Laurent, répondit Justin avec une courtoisie parfaite. Si, toi, Laurent.

Il ajouta, dans un sourire : « Mais toi, tu n'es pas juif ».

Je cherchais encore la formule susceptible d'exprimer mon regret sincère de n'être pas juif [...] ¹⁵

Les deux épisodes révèlent curieusement une similaire opposition-substitution, car si la comparaison est établie, elle l'est en vue de souligner un contraste absolu (et non pas le rapprochement) et le désir d'abolir ce contraste par le biais de suppléer au sujet comparé : conscient de la différence, Laurent voudrait estomper cette différence en devenant l'*autre*. Avoir le regard

¹² Dans sa lettre du 29 juillet 1939, Duhamel écrit à Roger Martin du Gard: « Je viens d'achever le huitième volume de ma *Chronique*. Moi, je n'ai pas encore fini. Mais si je venais à mourir, la structure de mon ouvrage lui permettrait de représenter un ensemble. D'ailleurs, avec ce huitième volume, j'arrive au 2 août 1914...» (*Témoins d'un temps troublé. Roger Martin du Gard, Georges Duhamel, Correspondance 1919-1958*, Arlette Lafaye (dir.), Paris, Minard, 1987, p. 317). Plus loin, il continue sur la situation qui le préoccupe et dans laquelle il voit depuis longtemps l'imminence de la Deuxième Guerre mondiale : « L'Europe continue de trembler de honte, de haine et de terreur » (*Ibid.*). Même si dans la *Chronique* les événements ne sont pas contemporains au présent, mais se passent entre 1889 et 1925, ils représentent une référence directe au contemporain des années trente et quarante, correspondant aux dates de la rédaction du cycle.

¹³ Georges Duhamel, *Le Combat contre les ombres* dans *Chronique des Pasquier*, t. II, Paris, Mercure de France, 1964, p. 366. *Le combat contre les ombres* est d'abord publié dans la *Revue des Deux mondes* du 15 août au 1er novembre et seulement en octobre 1939 au Mercure de France.

¹⁴ *Ibid.*, p. 366. Le portrait que donne Duhamel dans sa *Chronique*, coïncide presque mot pour mot à la brève esquisse reproduite dans ses mémoires de son ami mort dans l'accident: « J'ai, de lui, une assez bonne photographie qui le montre, avec son grand nez, ses oreilles détachées du crâne, son regard trouble, noir, largement ouvert » (Georges Duhamel, *Inventaire de l'abîme*, Paris, Hartmann, 1944, p. 155). La publication et la réédition de l'oeuvre de Duhamel étant interdit dès novembre 1942, l'*Inventaire de l'abîme* sera publié clandestinement en août 1942; il paraîtra d'abord dans *Le Figaro*, à Lyon, jusqu'au sabotage du journal lors de l'invasion de la zone libre et ensuite dans *Candide*. Voir Arlette Lafaye (dir.), *op. cit.*, p. 331.

¹⁵ Georges Duhamel, *Le Jardin des bêtes sauvages* dans *Chronique des Pasquier*, t. I, Paris, Mercure de France, 1964, p. 163.

sombre et nocturne à la place du regard bleu véronique, appartenir non pas à la famille Pasquier (dont il tient ce regard bleu), mais être Juif. Pourtant ce désir n'est pas à généraliser, car s'il veut ce changement, c'est uniquement *par rapport et pour* son *ami* Justin Weill qui est Juif accessoirement, mais d'abord son ami qu'il aime et qu'il respecte.

Pour revenir au rôle du personnage en tant que l'alter ego du narrateur-protagoniste et d'autre part en tant que figure centrale du roman, il nous faut préciser qu'il ne s'agit pas du personnage autour duquel se cristallisent les événements, mais d'un protagoniste qui accompagne la *Chronique* d'un roman à l'autre de manière à ce que la répercussion à ces événements (qui souvent, en soi, ne sont pas d'une importance cruciale), liés à l'Histoire ou à l'agencement romanesque, revienne toujours à lui et à sa *condition* du Juif.

Pour mieux appréhender cette focalisation événementielle mais aussi une représentation morale et éthique de son temps, nous voudrions revenir au *Combat contre les ombres* (1939). Le développement romanesque se base en grande partie sur l'échange des lettres entre le narrateur-protagoniste et Justin dans lesquelles Laurent raconte, dans son rôle du narrateur, les événements qui ont eu lieu et qui constituent le fil de la fable romanesque permettant ainsi le déploiement de l'action. Il ne s'agit pourtant pas d'exposer ou de communiquer les événements, mais d'exprimer les valeurs morales qui s'y sont liées. Et ces valeurs, ces appréciations, convergent presque sans exception, vers l'expression idéologique liée à la condition juive à travers le personnage de Justin Weill. C'est par le biais de la lettre écrite à ce dernier que le lecteur accède aux positions éthiques du narrateur : « Je n'ai jamais eu de position politique, écrit Laurent, je n'ai pas de position politique, j'espère ne jamais avoir, dans l'avenir, ce que tu appelles une position politique. À l'égard des problèmes que la vie me soumet, j'entends n'avoir qu'une position humaine »¹⁶. Ces paroles sont en évidence bien proches de celles exprimées par l'auteur lui-même dans ses nombreux articles. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est surtout le fil conducteur par lequel le destinataire de ces positions exprimées est Justin. De manière analogue, ce dernier s'introduit à l'intérieur de la narration même au moment où il n'a rien à voir avec l'événement romanesque en soi. Lorsque Laurent demande en mariage Jacqueline, c'est-à-dire au moment le plus important de sa vie, il s'égare un instant dans une rêverie et pense à l'« amour blessé de Justin Weill pour Cécile »¹⁷. Une scène identique se produit lorsque Laurent, la première chose qu'il fait après être congédié du poste de secrétaire du *Journal de Biologie*, c'est de s'isoler « un grand moment pour rédiger un télégramme à Justin »¹⁸ afin de le

¹⁶ Georges Duhamel, *Le Combat contre les ombres*, op. cit., p. 395.

¹⁷ *Ibid.*, p. 481.

¹⁸ *Ibid.*, p. 496.

prier de venir à Paris pour lui donner un « conseil d'ami » par rapport aux malheureux événements qui ont eu lieu les derniers jours.

Ces intrusions du personnage auxquelles Duhamel fait appel à l'égard de l'agencement romanesque, se répercutent avec le raisonnement sur la condition juive. Au moment où Laurent raconte son histoire concernant son exclusion du *Journal de Biologie*, ainsi que les critiques déchaînées dans la presse contre son article, Justin l'interrompt pour parler de l'antisémitisme : « [...] Les plus acharnés des antisémites ont souvent du sang juif dans les veines. [...] - Je ne vois pas très bien... - Excuse-moi. Je rêvais. Est-ce que tu crois que c'est facile d'être juif ? J'ai tous les soucis des autres hommes, plus un souci majeur et constant : je suis juif. Encore une fois, pardon »¹⁹. Soulignons tout d'abord que la réplique de Justin opère un *changement* à deux niveaux : d'une part, le sujet du dialogue est détourné pour passer de la sphère concrète de la biologie liée à la critique faite par son hiérarchie à un scientifique réputé tel que Laurent, – à un domaine absolument différent – la question de l'antisémitisme et celle d'être Juif au sein même de cette société. Le détour que prend donc leur conversation, semble entièrement radical et sans rapport au sujet initial. D'ailleurs, Justin s'excuse à deux reprises d'avoir effectué cette inflexion. Deuxième changement se rapporte à la structure du dialogue qui introduit une coupure. Après ce que vient de prononcer Justin, la conversation se rompt et aboutit au silence qui de sa part donne accès à entendre un cornet à piston, venant de l'extérieure, de la cour. « Il jouait l'air de la *Veuve Joyeuse*, l'air de la valse et, par une lugubre fantaisie, il jouait cet air en mineur et cela donnait soudain aux propos des deux amis une couleur de mélodrame et de mélancolie »²⁰. Le son de l'air du célèbre compositeur autrichien Franz Lehár se focalise comme intermède musicale et marque ainsi un arrêt sur les paroles prononcées. Ce qui vient d'être dit et qui paraissait comme une parole intrusive, sans rapport avec le récit romanesque, gagne par conséquent dans son ampleur, car laisse la parole en suspens, à méditer, en le renforçant par une toile sonore mélancolique. Le silence d'une part et le son musical de l'autre, renforcent en fin de compte la parole intrusive qui cesse d'être telle. Ce qui paraissait sans rapport, devient plus évident : il s'agit en fin de compte de l'*injustice* dont Laurent est victime et dont il rapporte les faits à son ami (son exclusion du *Journal de Biologie* et la critique déchaînée contre lui dans la presse). La réplique de Justin paraît tout à fait à sa place si nous l'envisageons de cet angle. C'est la mention de l'*injustice* qui n'est pas nommée qui provoque la réponse qui se fait cette fois adéquate en mettant en lumière l'injustice dont le Juif était *toujours*

¹⁹ *Ibid.*, p. 505.

²⁰ *Ibid.*, p. 505.

victime par sa seule condition de Juif [« soucis des autres hommes » – donc de Laurent en l'occurrence, accompagné du « souci majeur et constant » : d'être Juif »].

Cette hypothèse de l'injustice qui s'impose comme lien à la parole inadéquate (introduction du thème de l'antisémitisme) devient encore davantage évidente plus loin dans le texte, car le dialogue est repris le lendemain pour revenir aux événements qui touchent Laurent²¹. En plein milieu de l'entretien, Justin détourne encore une fois la conversation : « - Toi, repris Justin, tu n'es pas habitué, tu as le cuir tendre. Moi, je sais ce que c'est que d'être insulté, chaque jour et publiquement. Moi, d'ailleurs, je suis juif. / - 'Il parle toujours des Juifs, songea Laurent. Il exagère quand même un peu. C'est une obsession' »²². Cette fois, il n'y a plus d'intermède musicale, la conversation reprend son train. Ce qui nous intéresse, c'est que l'injustice que nous avons avancée comme lien de l'adéquation à la parole interrompue, est cette fois nommée dans le texte : Justin parle de l'*insulte* infligée constamment aux Juifs²³. Chose étrange et qui ne se présente pas comme une exception dans la *Chronique* : Justin insiste, une fois de plus, sur ses origines [Moi, d'ailleurs, je suis juif]. Qui est le destinataire de ce rabâchage ? Laurent, il le sait depuis une vingtaine d'année que Justin est Juif, de même le lecteur, car cela a déjà été précisé à maintes reprises, dans le roman, mais aussi tout au long de la *Chronique*. Cette répétition paraît donc doublement superflue, car le protagoniste lui-même le souligne [Il parle toujours des Juifs ; Il exagère quand même un peu ; c'est une obsession].

Revenons à la structure de la narration qui fait donc du sujet de l'antisémitisme d'une part une parole *inadéquate*, une parole *intruse* et d'autre part une parole *obsessionnelle*, *exagérée*. D'autant plus que les romans de Duhamel sont saturés de telles immixtions où la question de l'antisémitisme donne à percevoir un *décalage* entre l'événement déroulé, en action et l'événement intrus qui interrompte cette action et par-là même, la perturbe. Que révèle le texte à travers la perception de l'intrusion (structurelle et thématique de l'antisémitisme) ? Qu'il s'agit d'une exagération du problème de l'antisémitisme (qui n'est donc pas aussi répandu) dans la mesure où la parole intruse peut signifier d'être *de trop*, inadéquate au propos ? Ou s'agit-il, au contraire, de signifier sa présence

²¹ Justin Weill qui est venu à Paris pour répondre à l'appel de Laurent, passe toute la journée dans la ville pour obtenir davantage d'éclaircissement sur l'affaire qui touche Laurent. En effet, ils se revoient le soir pour continuer leur dialogue et Justin lui raconte ce qu'il a pu obtenir comme information le concernant. C'est pour cette raison que la scène apparaît comme une continuation, une reprise du dialogue de la veille.

²² Georges Duhamel, *Le Combat contre les ombres*, *op. cit.*, p. 509.

²³ Il est intéressant que la conception de l'injustice se confirme encore une fois, lorsque Justin fait paraître dans un journal un article sur cette même question dont Laurent est victime, l'intitulant notamment l'« Appel à la Justice ». Outre le fait que le terme « Justice » vient d'être nommé dans le texte, ce dernier fait référence à l'Affaire Drayfus : « Il faut laisser M. Pasquier, loyal serviteur de la science, poursuivre son oeuvre en paix. La France ne peut pas s'offrir le luxe d'une autre Affaire » (*Ibid.*, p. 519). Notre raisonnement se confirme à double reprise par le biais de la nomination du problème qui réside dans l'injustice infligée à Laurent et dans le rapprochement faite entre l'affaire de Laurent et l'Affaire Dreyfus. La question de l'antisémitisme, intruse dans les dialogues concernant les critiques faites à Laurent, se concrétise ici par deux qualifications : « justice » et « l'Affaire » dont le lien subtil est néanmoins établi par le personnage Juif.

continue même là où la question ne semble pas porter sur le sujet ? L'intrusion acquiert donc la portée d'omniprésence du problème, même au moment où il paraît absent.

Le projet d'« extermination » et de « suppression » des Juifs « dans toutes les nations du globe »

Pour mieux comprendre les motivations de cette insertion, c'est sans doute les articles de Georges Duhamel (notamment ceux qui coïncident avec la rédaction du cycle romanesque) qui donnent la réponse la plus claire. Dans « L'entreprise vouée à l'échec », article paru dans *Le Figaro* en 1938, Duhamel énonce son inquiétude à voix haute concernant les persécutions auxquelles les Juifs sont victimes en Allemagne nazie : « [j]e me demande, et je pense n'être pas le seul à me le demander, ce que l'Allemagne entend faire de ses Juifs. Les nouvelles qui nous ont parvenues d'Allemagne, pendant ces derniers mois, donnent à ce problème un caractère pressant. L'observateur des mœurs et des événements ne peut manquer d'y réfléchir »²⁴. Duhamel est l'un de ces rares écrivains français qui ont osé formuler la question sur le but concret de « l'esprit de persécution »²⁵ qui depuis des années sévissait dans le pays voisin. Si l'auteur parle souvent de l'exil des écrivains allemands, contraints à quitter leurs pays, ainsi que des camps de concentrations destinés tout d'abord aux communistes et aux allemands rebelles, cette fois il met en relief et isole du reste du problème, les persécutions qui touchent en particulier les Juifs.

La manière dont l'écrivain aborde la question, mérite d'autant plus d'attention : il ne s'agit pas uniquement de dénoncer la persécution des Juifs par l'Allemagne nazie, mais de s'interroger sur le *projet* de cette persécution, ainsi que sur l'étape ultime qui s'en suivra : « [c]omme l'Allemagne moderne a toujours déclaré ses dessins avec une sorte de candeur monstrueuse dont il faut quand même lui savoir gré, je ne crois ni vain ni malséant de poser directement aux docteurs du nouveau Reich la question qui nous occupe et de leur dire : 'Que voulez-vous faire des Juifs ?' »²⁶. C'est avec une lucidité particulière que Duhamel arrête son attention (et voudrait attirer aussi celle du public auquel il s'adresse) sur l'avenir qui suivra nécessairement le présent ; il puise d'une part cette « clairvoyance » dans le programme défini de l'idéologie *wölkisch*, raciale – et qui n'a jamais été dissimulée, et d'autre part dans une logique nécessaire de *chronologie événementielle* que tous les intellectuels n'ont pas eu le courage d'y « réfléchir » et d'en tenir compte. La question posée par

²⁴ Georges Duhamel, « Une entreprise vouée à l'échec », *Le Figaro*, 23 juin 1938. L'article a été repris dans *Le Mémorial de la guerre blanche* (Paris, Mercure de France, 1939) dans lequel l'auteur fait rassembler ses articles parus dans divers journaux pendant 1938.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

Duhamel s'inscrit dans une logique qui anticipe par sa réflexion sur l'étape suivante de la chaîne des événements qui dans les années trente est au stade de persécution mais implique nécessairement la question sur le devenir des persécutés – qu'est-ce qu'il faut en faire par la suite ? La question est répétée et appuyée à deux reprises dans le texte. Ce qui est aussi intéressant, c'est la portée de l'idéologie, car c'est elle qui pousse l'auteur à poser cette question : « l'antisémitisme [étant] un dérivatif » qui permet d'assouvir les haines « fomentées dans les multitudes », il est tout autant coordonné par « un substrat, une armature, une doctrine »²⁷. Ayant donc affaire à l'idéologie que les doctrinaires vont inévitablement avoir « les vues » et « les moyens »²⁸, c'est-à-dire un *projet de gestion* qui prévoit un *prolongement* et une *continuité* à la phase de la persécution. Ce prolongement, voici en quoi il consiste : « L'Allemagne espère-t-elle d'intimider les Juifs, et de leur donner ce qu'on appelle une correction ? Je ne le crois pas. Pour le spectateur attentif et impartial, il semble bien que l'Allemagne ait entrepris l'abaissement puis l'extermination et, en définitive, l'extirpation totale de l'élément israélite »²⁹. Duhamel parle à plusieurs reprises du projet d'extermination qui s'en suit comme une continuité logique des actions du Troisième Reich. Il prévoit et l'énonce ses prévisions concernant « l'extirpation totale » qui menace le peuple juif. L'écrivain va encore plus loin dans son raisonnement et sans s'attarder sur le jugement « de l'opération du point de vue moral » dont il juge déplacé de parler ainsi que sur l'horreur d'une telle opération, il appréhende la *possibilité réelle* de sa réalisation :

Si l'Allemagne veut détruire Israël sur toute l'étendue de son territoire, la faim et l'isolement ne suffiront pas. Il faut très peu de choses pour subsister et attendre. Beaucoup de Juifs périront, mais il en restera bien assez pour ensemer et repeupler de nouveau, plus tard, la Germanie tout entière. L'Allemagne en arrivera-t-elle à des exécutions massives ? Je ne parle pas des réactions que de tels actes provoqueraient dans la conscience universelle ; je me contente de dire que ce serait une œuvre très difficile. [...]

D'ailleurs, le problème est plus complexe. Pour anéantir l'élément juif à l'intérieur de ses frontières, l'Allemagne devrait le supprimer aussi dans toutes les nations du globe³⁰.

La lucidité du texte composé en juin 1938 est troublant. L'analyse quasi-chirurgicale de la question de suppression non seulement des Juifs vivant en Allemagne, mais d'« à-peu-près » de « vingt millions »³¹ de Juifs disséminés dans le monde entier, comme phase ultérieure logique du programme idéologique antisémite nazie, ne relève pas uniquement du caractère prémonitoire de l'écrivain et de la littérature en générale (car, nous reviendrons sur la question telle qu'elle est posée

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

dans la fiction duhamelienne), mais puise sa clairvoyance dans les éléments bien concrets et sont déduits des *discours* et des *écrits* des dirigeants nazis. Comme le remarque Jean-Pierre Faye, « [c]e sont les chaînes de l'énonciation, tissées dans le circuit général de l'idéologie, qui ont constitué le lieu où, d'avance, les actes de mort étaient possibles, justifiés, réalisés »³².

Dans *Dritte Walpurgisnacht* [*Troisième nuit de Walpurgis*] publié par l'écrivain et journaliste viennois, Karl Kraus quelques mois après l'arrivée de Hitler au pouvoir, nous pouvons lire une identique appréhension du devenir du régime nazi. Confrontant le *document littéraire* de toute époque avec le *document oral ou écrit* contemporain (tels le discours des dirigeants nazis ainsi que des extraits de la presse etc.), Kraus dévoile le danger que représente le nazisme pour l'homme en général, et fournit la preuve que toute l'information était *déjà* disponible dans les années trente sur ce qui allait se passer, notamment « l'extermination des Juifs d'Europe »³³ : « Une fois qu'on aura séparé le bon grain de l'ivraie, qu'on aura brûlé celui-là et tué les Juifs à coup de pelles, on conservera les trésors linguistiques qu'ils nous auront laissés comme de jolis bibelots »³⁴

Toutefois, la clairvoyance de l'étape d'extermination, même si elle n'est pas conçue par Duhamel comme uniquement un projet utopique, mais au contraire – bien réel, ce dernier reste tout de même pour lui un projet d'avance « voué à l'échec »³⁵.

Le Juif comme un intrus

Le personnage de Justin Weill n'intervient pas uniquement comme une coupure dans le déroulement de l'événement, pour en dévier la conversation ou en détourner l'action, mais il est souvent lui-même intégré dans la narration qui laisse penser, une fois de plus, à une *intrusion* superflue.

Dans *Le Jardin des bêtes sauvages*, publié au Mercure de France en 1934, la figure de Weill s'interpose dans la narration qui concerne le développement événementielle familiale : l'histoire se centre en grande partie sur l'infidélité du père découverte par le jeune Laurent Pasquier qui en

³² Jean-Pierre Faye, *Le Langage meurtrier*, Paris, Hermann, 1996, p. 9.

³³ Thierry Discepolo, « Une image de toute la déformation de l'époque » dans Karl Kraus, *Je n'ai aucune idée sur Hitler*, Marseille, Agone, 2013, p. 9.

³⁴ Karl Kraus, *Ibid.*, p. 39.

³⁵ Raymond Aron raconte dans ses *Mémoires* concernant les reproches qui lui ont été faites et qui l'ont fort blessées, sur le fait que les générations de l'avant-guerre, « sourdes et aveugles », n'ont pas pu voir et prévoir les événements à venir. En 1983 il écrit : « je ne pretai pas, même aux hitlériens, l'idée de l'*Endlösung* : la mise à mort, à froid, de millions d'hommes, de femmes et d'enfants, une telle opération monstrueuse, accomplie par un peuple de haute culture, qui osait la prévoir? L'exécution d'un projet de génocide, je ne parviens pas à me reprocher de ne pas l'avoir prévue et de n'en avoir rien écrit dans *La France libre* » (Raymond Aron, *Mémoires 50 ans de réflexion politique*, Paris, Julliard, 1983 cité par Chantal Meyer-Plantureux, *Les Enfants de Shylock ou l'antisémitisme sur scène*, Bruxelles, éd. Complexe, 2005, p. 17). Même si Duhamel a pu envisager une *possibilité* de l'entreprise d'extermination, il n'a néanmoins pas pu concevoir son *accomplissement* qui était pour lui impossible à réaliser à tous les niveaux.

souffre énormément. Il s'agit donc avant tout d'une affaire de famille que Laurent ne veut partager avec personne, même pas avec son cher ami Justin Weill. Ce dernier fait donc son apparition absolument hors contexte. Le premier exemple en est le moment où Laurent part à la poursuite de son père pour découvrir s'il se rend chez sa maîtresse ou non et se cache derrière un journal dans lequel il apprend qu'on « joue, à Odéon, *Pour la Couronne*, cette pièce merveilleuse dont Justin Weill m'a parlé...»³⁶. Justin se retrouve donc à l'intérieur de l'histoire intime de la famille, comme il le sera encore plus loin dans le roman, cette fois aux côtés de Laurent que ce dernier congédiera, lorsqu'il apercevra dans la rue son père au bras d'une dame pour que Justin ne soit pas au courant. Parallèlement, il fait son apparition à maintes reprises quand l'action semble ne pas le concerner véritablement. Comme c'était le cas avec le portrait de Laurent (lorsque ce dernier se contemple dans l'eau), il réapparaît à chaque occasion où ce même portrait doit être actualisé : « L. P. [Laurent Pasquier] est secrètement sûr d'éclipser, par le jeu de vertus éminentes, la plupart des jeunes gens de son âge, – exception faite pour un certain Justin Weill qui ne connaît rien de la vie, mais qui est quand même un esprit supérieur »³⁷. L'auteur appuie avec une certaine insistance sur l'omniprésence de Weill à travers les incorporations diverses dans la narration. Mais ce qui est d'autant plus intéressant ici, c'est que l'intrusion *déplacée* (comme c'était le cas avec la parole déplacée) se fait par rapport à la famille Pasquier au sein de laquelle Justin certes est admis, et avec beaucoup de chaleur, mais à laquelle il reste néanmoins *étranger*.

Pour renforcer cette hypothèse, examinons l'extrait du *Jardin des bêtes sauvages* :

- Laurent, je suis amoureuse. [...] Mais Laurent, je suis effrayée [...]
- C'est d'autant plus grave, dis-je, que j'ai bien des raisons de penser qu'il t'aime aussi. Elle fit un beau sforzando.
- Crois-tu ? Je suis si petite.
- Mais, ma pauvre Cécile, vous êtes tous les deux des enfants. On ne marie pas des enfants.
- Oh ! Dit-elle, nous vieillirons.
- Enfin, repris-je gravement, as-tu pensé qu'il est juif ?
- [...]
- Tu es fou ! Disait Cécile. Valdemar n'est pas juif.
- Comment cela ? Valdemar ? Mais...alors...Non, Valdemar c'est encore plus impossible.

Justin Weill, personnage dont la judéité est soulignée à chaque occasion, est donc présenté tout au long du développement narratif comme un intrus. En fin de compte, cette insertion répétitive finit par l'interposer réellement au sein de la famille : car, pendant le temps que dure la conversation entre frère et sœur, Laurent est persuadé que Cécile, qui est encore une enfant, est éprise de Justin (Justin

³⁶ Georges Duhamel, *Le Jardin des bêtes sauvages* dans *Chronique des Pasquier*, t. I, *op. cit.*, p. 229.

³⁷ *Ibid.*, p. 237.

est depuis son enfance amoureux de Cécile). La réaction vis-à-vis de cette *possibilité* que sa sœur, qui fait partie intégrante de la famille Pasquier, puisse être amoureuse et un jour épouser Justin (pourtant son ami proche et sans doute le seul ami), semble désespérer Laurent. Justin a failli donc s'introduire réellement au sein de la famille par le biais de Cécile qui *aurait pu* l'aimer. Le malentendu entre frère et sœur révèle notamment le devenir d'une telle possibilité envisagée qui se transforme en *impossibilité* certaine : car, ce que réplique Laurent pour dissuader sa sœur, c'est de lui rappeler ses *origines* juives. Par la suite seulement vient la phrase qui clôt la conversation – s'il s'agit de Valdemar, c'est « encore plus impossible ». L'échec qui concerne ici de faire partie de la famille, est en fin de compte, un double échec – échec au niveau de l'impossibilité d'une telle intrusion considérée telle par Laurent-membre-de-la-société française et Laurent-ami-proche. Finalement, Weill-intrus reste tel dont personne ne veut, même pas Laurent. L'impossible *intrusion* s'égale à rester *en dehors* de la famille à laquelle la saga est dédiée.

C'est sans doute l'un des épisodes les plus marquants qui décèle la pensée subtile duhamelienne : accepter l'autre dans sa différence, désirer même cette différence au point d'être prêt d'échanger sa place avec, mais sans que l'*autre* fasse vraiment parti de la famille, de ceux auxquels l'être est lié par un lien le plus subtile, même si cette famille est loin d'être idéale. La conversation fait écho à celle où l'un des amis de Weill affirmait d'être dreyfusard à condition que les Juifs connaissent leur place. La réplique la plus adéquate à ce contexte de l'antisémitisme latent, dont Duhamel pose le problème dans sa fiction, et qui apparaît même comme la question centrale, est sans doute apportée dans un autre roman du cycle, *Vue de la terre promise*, par le personnage de Justin Weill lui-même :

Laurent. – L'autre jour, pendant une discussion, ma mère a dit une parole, une très belle parole. Elle nous a dit : 'À quoi me sert de vous aimer puisque je n'ai pas pu faire que vous aimiez les uns les autres.

Justin. – Oui, c'est une belle parole.

Laurent. – Je ne crois absolument plus à la divinité du Christ. Mais je crois à la grandeur de certaines idées, et je dis que cette belle parole est une parole chrétienne. Tu me permets de parler de ça.

Justin. – Attends, mon vieux. Attends un peu. Tu dis : 'Cette belle parole est une parole chrétienne'. Soit. Et la preuve que tu comprends très bien que tu dis une chose maladroite, c'est que tu me demandes, à moi, Justin Weill, la permission de la dire, cette bêtise.

Laurent. – Ce n'est pas une bêtise.

Justin. – La bêtise, la bêtise, tu ne comprends donc pas où elle est ? Alors, tu t'imagines peut-être que nous autres, Juifs, nous en sommes encore à la loi du Talion. Tu t'imagines peut-être que nous sommes, en morale, des sauvages du désert. [...] Comment ! Tu me connais depuis huit ans, tu connais les miens, tu es notre ami sincère et tu t'imagines peut-être que nous ne sommes pas capables de rendre le bien pour le mal, de dire : 'aimez-vous les uns les autres', et de tendre la joue gauche quand nous avons été frappés sur la joue droite, ce qui nous arrive plus souvent qu'à n'importe qui ! [...] Et voilà : tu es

dreyfusard, tu es comme on dit, prosémite, loyalement prosémite. Et tu as l'air de penser que nous sommes en retard de vingt siècles. Alors, comment nous aimes-tu Comme des bêtes curieuses ?³⁸

Le plaidoyer de Weill fait sans doute écho à celui de Shylock par lequel ce dernier proclame son droit à l'égalité. La similitude se dévoile dans le caractère oppositionnel chrétien/juif articulé ici autour de la dimension morale. La conception de la morale est d'emblée *altérée* : au lieu d'être considérée comme seule et unique dans son essence, elle est *morcelée* par une appréhension confessionnel (parole chrétienne opposée à une *autre* parole), et bascule en fin de compte vers une appréhension ethnique, raciale. Car la phrase « aimez-vous les uns les autres » que Laurent qualifie ici de parole chrétienne, réduit, par le biais de la réplique de Weill, l'*autre* – et en l'occurrence, le Juif (car c'est au Juif que Laurent demande la permission de qualifier la phrase comme chrétienne) à un état *sauvage* et *l'exclue*, simultanément, du droit d'accès à la morale. Lui, devenu sauvage, se transforme par là même en un être *inférieur*, dont le mode de vie n'est pas conditionné par la morale à laquelle seulement le chrétien aurait accès. En reléguant l'énoncé « aimez-vous les uns les autres » à l'appartenance confessionnel, il refuse à l'autre qui ne fait pas parti de cette communauté confessionnelle, avoir accès à l'un des principes de base qui fondent la morale, *toute* morale et réduit cette dernière, en la disloquant, aux différences confessionnelles.

Cette répartition n'est pas très éloignée de la démarche que vont adopter les nazis vis-à-vis du domaine du droit et de la morale pour en exclure définitivement le Juif, ainsi que de tout autre domaine. Dans son discours s'adressant au juristes, Himmler demande de simplifier le droit allemand en accord avec les lois de la nature et de la race, car, dit-il, « les concepts fondamentaux du droit doivent correspondre au sang et à l'esprit secrétés par le corps de notre race »³⁹. Dans son livre *La Loi du sang*, Johann Chapoutot montre dans quelle mesure toute conception, tout domaine, que ce soit le droit, la morale, la philosophie, les sciences etc., est sujet à une modification profonde dont les fondements sont remplacés « par le principe de la race », ou autrement dit par « une anthropologie raciste »⁴⁰. Ainsi, « la fin éthique » est modifiée, elle aussi : ce n'est plus l'individu qui constitue cette fin, mais le peuple entier, ce peuple dont la pureté se base sur l'élément racial et consiste à se débarrasser de la « souillure » juive.

Si nous avons mentionné, plus haut, que la répartition chrétien/juif dans le texte de Duhamel avait pour base une répartition non seulement confessionnelle mais aussi ethnique, c'est aussi par rapport à la dimension d'exclusion ; car, étant considéré comme *exclu* de la morale *exclusivement*

38 Georges Duhamel, *Vue de la terre promise*, dans *Chronique des Pasquier*, t. I, op. Cit. p. 409.

39 Heinrich Himmler, cité par Johann Chapoutot, *La Loi du sang*, Paris, Gallimard, 2014, p. 100.

40 Krieck, « Philosophie », cité par Johann Chapoutot, *Ibid.*, p. 117.

chrétienne, le Juif est aussi considéré dans son état sauvage qui l'égale à l'animal, à non-humain et le place au niveau inférieur des humains-chrétiens. Dans cette mesure, l'infériorité ainsi pensée, introduit la différenciation raciale et ethnique.

Mais ce qui est aussi frappant ici, c'est que l'épisode dévoile une société tellement en prises de cette mythologie antisémite, qu'elle ne peut détruire cette mythologie même dans l'amour sincère (car Laurent aime *sincèrement* son ami Justin). Comment qualifier alors cette relation envers l'*autre*, où ce dernier reste l'*autre-sauvage*, l'*autre-exclu* du domaine même de la morale ? S'agit-il d'une relation d'égal à égal où s'agit-il d'un plaidoyer similaire à Shylock qui ne demande, en fin de compte, que le droit à l'égalité ?

« Reporter nos misères » aux Juifs

Si à la fin des années trente, Duhamel ne cesse d'annoncer le danger de la « religion national-socialiste » fondée primordialement sur « trois idées élémentaires », dont la race, le chef et le « patrimoine ou communauté populaire »⁴¹, il se concentre en premier lieu sur « [l]'idée de la race, au nom de laquelle on commet en Allemagne de si révoltantes iniquités »⁴². Ayant appréhendé, très tôt, l'ampleur de l'idéologie raciste dans le pays voisin, ainsi que l'obligation « d'élever la voix » contre la pensée raciale et la politique nazie, c'est toutefois à la France des années trente que se rapportent ses fictions, même si l'action est située entre 1889-1925 (ce qui coïncide curieusement avec l'Affaire Dreyfus qui en amplifie les références historiques).

C'est toujours à travers les personnages – Laurent et Justin – que le roman propose une réflexion sur les valeurs éthiques et morales. Laurent révèle à son ami que certaines personnes ont inculpé les Juifs dans les événements dont celui-ci était victime, car « les affaires de cette sorte [affirmaient-ils], étaient montées par les Juifs »⁴³. Sur quoi Laurent conclut : « Nous avons l'habitude, en France, de rapporter nos misères, selon notre position politique, soit aux francs-maçons, soit aux Juifs, soit encore aux Jésuites. Ce serait drôle à penser si ce n'était lamentable »⁴⁴. Même si les articles publiés par Duhamel au cours des années 1938-1939 s'attachent plus particulièrement à dénoncer le régime hitlérien, ainsi que stalinien, et d'indiquer les principaux dangers qui s'ensuivent des régimes qu'il

⁴¹ Il se réfère ici au terme « Volkstum » qui est « intraduisible », selon lui. Georges Duhamel, « Sur le génie politique », *Mémorial de la guerre blanche*, *op. cit.*, p. 98. C'est nous qui soulignons.

⁴² *Ibid.* Ce qui est intéressant, c'est dans quelle mesure la critique violente par Duhamel du III^e Reich, met en évidence, ses positions claires vis-à-vis d'un autre régime totalitaire, le régime communiste. La comparaison entre deux « constructeurs de destruction » (*Ibid.*, p. 100) est dressée aussi souvent que telle similitude s'impose.

⁴³ Georges Duhamel, *Le Combat contre les ombres*, *op. cit.*, p. 545.

⁴⁴ *Ibid.*

qualifie « totalitaires », c'est le plus souvent à la fiction que l'auteur recourt pour avertir contre l'esprit antisémite qui sévit à l'intérieur des sociétés et aussi – la société française.

Dans la *Chronique* dont l'action se déroule en France, la référence est faite à maintes reprises au contexte bien précis de la division de l'opinion française en deux camps pendant l'Affaire Dreyfus, tout en suggérant simultanément, dans la continuité de l'Affaire, le contexte historique des années contemporaines à la rédaction, c'est-à-dire, les années trente et quarante. Malgré ces précisions, l'auteur procède, comme c'est le cas dans l'épisode ci-dessus, à souligner le lieu géographique : c'est bien en France, et non dans un espace géographique maldéterminé, que la société a pris « l'habitude » d'accuser, sans aucun motif, les Juifs ou bien encore les francs-maçons (ce qui souvent l'un implique aussi l'autre) d'être responsables de tous les maux qui peuvent advenir au peuple français. Même si le mot « accuser » n'est pas prononcé (« rapporter » – dit le texte), ainsi que l'action se déroule dans *Le Combat contre les ombres* en 1914, avant l'éclatement de la guerre et donc vingt ans après la fameuse *accusation* de Dreyfus, les références sont faites comme à cet événement précis, aussi bien à la montée de l'antisémitisme dans les années trente lorsque le Juif se fait responsable de tous les maux. Comme l'écrivait Rebatet dans un article paru dans l'hebdomadaire *Je suis partout* en 1939, le Juif qui « corrompt beaucoup »⁴⁵, son influence est aussi « nocive » dans les arts. Les « affreux moignons », les « tronçons vaguement assemblés de Zadkine ou Lipchitz », la « monstrueuse pourriture de ghetto » de Soutine, ont exercé une « regression » sur « l'admirable lignée des arts français »⁴⁶. Déjà en 1935 Rebatet soulignait la venue des migrants Juifs d'Allemagne « en hordes aussi compactes » qui menaçaient « l'avenir de notre jeunesse intellectuelle »⁴⁷. Un autre journaliste, Pierre-André Cousteau, auteur de *L'Amérique Juive* (1942), insiste sur la responsabilité des Juifs d'avoir attiré les Français dans la guerre contre le III^e Reich et de les « transformer bénévolement en soldats d'Israël »⁴⁸. La « solution » que ce dernier propose alors de ces « ennemis » de la France, c'est qu'ils soient mis « derrière les barbelés et gardés militairement »⁴⁹.

C'est donc bien la société française qui est concernée dans la fiction duhamelienne. Un autre roman, *Le Désert de Bièvre*, revient sur le thème : « Parce que, lâche Brénugat, il disait que les Juifs ont toujours de bonnes raisons pour travailler ensemble. Je t'affirme qu'il n'y mettait pas de

⁴⁵ Lucien Rebatet, « La Corruption des esprits », *Je suis partout*, 17 février 1939.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Lucien Rebatet, « Les Étrangers en France », *Je suis patout*, 16 février 1935-23 mars 1935.

⁴⁸ Pierre-Antoine Cousteau, « Pour une solution provisoire du problème juif », *Je suis partout*, 23 mai 1942, dans *L'Antisémitisme de plume. 1940-1944. Études et documents*, Pierre-André Taguieff et al. (eds.), p. 549.

⁴⁹ *Ibid.*

méchanceté. Ce sont des choses comme tout le monde en dit »⁵⁰. Il s'agit de l'*accusation* faite à Justin qu'il a choisi de travailler avec l'imprimerie Schwartz « parce que c'est une maison juive »⁵¹ et que Justin était lui-même Juif. Ce que dévoile le texte, c'est une circulation des stéréotypes blessants dans le sens où « tout le monde en dit », c'est-à-dire n'importe qui en France, c'est-à-dire les amis proches, c'est-à-dire « tous » et « chacun ». « Je suis dreyfusard par raison, et antidreyfusard par goût »⁵², dit Sénac, l'ami de Justin. C'est notamment cet état d'esprit qui traverse les romans de la *Chronique*. Celui qui s'oppose à l'antisémitisme professé et qui « par raison » serait resté dreyfusard, par le penchant naturel, par le « goût » préférerait toutefois que les Juifs connaissent leur *place*, qu'ils n'« empoisonnent pas l'existence »⁵³, qu'ils restent l'*Autre*, confinés dans une image-mythe de celui est « calculateur »⁵⁴, qui est « difforme », avec un « nez incliné » etc.

Conclusion

Peut-on dire que l'antisémitisme dévoilé et critiqué dans la prose de Duhamel se présente davantage comme un antijudaïsme et non pas comme un antisémitisme racial ? Pas exactement. Car, les traits que prête Duhamel à son héros, sont les traits physiognomoniques, se référant à sa race et non pas à sa judéité. Néanmoins, c'est plutôt à travers la construction narrative et moins par le stéréotype physique que s'insinue l'antisémitisme moderne qui place la figure du Juif simultanément *dehors* et *dedans*, proche et étranger : ami intime de Laurent, il n'arrive pas à devenir membre de la famille, alors que pourtant une possibilité en été créée. Même si cette impossibilité n'est pas déterminée par un penchant antisémite (car si Cécile, sœur de Laurent, ne tombe pas amoureuse de Justin, ce n'est pas à cause de sa judéité), l'*organisation* textuelle qui introduit une telle possibilité par le biais de l'amour que lui porte Justin Weill depuis son adolescence, en exclut dans son *agencement*, une éventualité de cette union définitive à la famille. Donc, par le biais de cette potentialité *enlevée*, ôtée (dans la mesure où la potentialité s'égale ici au motif de l'amour qu'introduit le texte), le Juif reste *extérieur* à la famille, même s'il est toujours ami de Laurent. Par ailleurs, la question de l'infériorité est posée notamment au sein de l'amitié : car, c'est à Laurent, son

⁵⁰ Georges Duhamel, *Le Désert de Bièvres*, dans *Chronique des Pasquier*, t. I, *op. cit.*, p. 738.

⁵¹ *Ibid.*, p. 735.

⁵² *Ibid.*, p. 770.

⁵³ *Ibid.*, p. 770.

⁵⁴ De nombreuses références sont faites dans *Le Désert de Bièvres*, au caractère-type du Juif incarné par Justin Weill : « lui qui vit surtout de chiffres, de calculs et de soucis » (*Ibid.*, p. 733) ; « Justin Weill est assis dans le petit bureau poudreux dont il a fait son campement. Une paire de lunettes chevauche le nez aux grandes narines membraneuses. Justin porte un foulard au col, parce que les matinées de septembre sont déjà fraîches. Il a l'air – mais je ne lui dirai rien – d'un vieux Juif compteur de sous » (*Ibid.*, p. 761) ; « Il se livrait, dans le réduit qu'il avait pris pour chambre et qui se trouvait aussi représenter le 'bureau', à des calculs compliqués auxquels, vers ce temps, il était, je dois le dire, presque le seul à s'intéresser » (*Ibid.*, p. 690).

ami, que Justin reproche de *l'aimer* non pas d'égal à égal, mais comme un « sauvage » ou une « bête curieuse ». C'est-à-dire, ce n'est pas à quelqu'un d'*extérieur*, à un inconnu que le reproche de Weill est adressé, mais à un proche. Dans cette mesure, être dedans signifie aussi être dehors, être accepté dans sa différence, mais où la différence serait porteuse des valeurs morales inférieures, à l'état sauvage. « [...] la mutation de l'ancien antijudaïsme confessionnel en 'antisémitisme' moderne, écrit Jean-Pierre Faye, c'est justement un déplacement de langage énorme, qui transforme l'antagonisme : ce n'est plus parce qu'*ils* sont de religion juive, mais en raison de caractères 'anthropologiques' et économiques, que l'on réproche leur présence... Telle est la mutation de langage qui se nomme elle-même 'antisémite' »⁵⁵. Il est intéressant dans quelle mesure ce changement de langage que souligne Jean-Pierre Faye, est flagrant dans la prose duhamelienne. La réflexion sur l'infériorité résulte singulièrement de la comparaison entre la confession chrétienne et les *autres* (visant particulièrement la confession juive), ce qui aurait pu faire penser que l'auteur se rapporte plutôt à l'antijudaïsme confessionnel ; néanmoins, ce n'est pas le cas, car la différence introduite n'est pas uniquement religieuse, mais aussi et surtout éthique et morale. C'est par le biais de la dimension morale que le texte vise ce que Faye nomme ici « un antisémitisme moderne », à la différence de l'antijudaïsme confessionnel. Le Juif-intrus se trouve en fin de compte exclu non seulement de la famille, mais aussi de la morale. C'est de cette acceptation de la différence, qui consiste dans son infériorité morale, ethnique ou éthique, dont nous parle la fiction duhamelienne, dans laquelle les anciens dreyfusards désirent que les Dreyfus restent à *leurs places*.

Pour conclure, rapportons-nous à l'article de Duhamel, composé avant la Deuxième Guerre mondiale et donc bien avant la « solution finale ». Dans son texte l'écrivain se rappelle d'un épisode de son enfance, d'un garçon qui torturait « avec beaucoup de patience et d'ingéniosité »⁵⁶ les bestioles. En même temps, il avait vite compris comment tourner à son profit ce penchant : « Donnez-moi deux sous, et je ne crèverai pas les yeux de ma grenouille. Vite ! Donnez-moi deux sous. Sinon, je vais lui crever les yeux, à ma grenouille, et je vais lui brûler les pattes avec une allumettes »⁵⁷. Les enfants, pour ne pas se faire empoisonner leur jeu, lui donnaient alors ce qui était réclamé. Si l'auteur rapporte cet épisode, c'est uniquement pour le mettre en parallèle avec la situation contemporaine. Il s'agit de sa réplique aux « négociations » du Dr Schacht et du IIIe Reich :

⁵⁵ Jean-Pierre Faye, Anne-Marie De Vilaine, *La déraison antisémite et son langage. Dialogue sur l'histoire et l'identité juive*, Arles, Actes Sud, 1996, p. 32.

⁵⁶ Georges Duhamel, « Sur une mission du Dr Schacht. Maîtres chanteurs de Nuremberg et d'ailleurs » (1938), *Mémorial de la guerre blanche*, Paris, Mercure de France, 1939, p. 142.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 142.

En interprétant un peu, ce problème pourrait se résumer ainsi : 'Bonnes gens du monde occidental, vous êtes des âmes sensibles. Les tortures physiques et morales que nous infligeons aux Juifs allemands vous sont insupportables. Et bien ! Donnez-nous de l'argent et nous laisserons les Juifs tranquilles. Donnez-nous de l'argent et nous permettrons à nos Juifs de quitter le territoire allemand en emportant trois mouchoirs, une paire de chaussettes, deux cure-dents et un comprimé d'aspirine'⁵⁸.

Plus loin, il poursuit :

'Vous aimez les Juifs ? C'est votre affaire. Moi, je ne veux plus de mes Juifs. Mais si vous croyez que je vais vous les donner pour rien, vous faites une erreur. Le Juif est une marchandise comme les autres. [...] Attention ! Attention ! Payez, ou j'arrache à mes Juifs tous les poils de la barbe. Payez, ou le leur enfonce, comme faisait Ubu-roi, le petit bout de bois dans les 'oneilles' ! Payez, ou je me fais apporter le croc à décerveler les Juifs ! Payez, ou je ne réponds plus de rien'⁵⁹.

La clairvoyance duhamelienne est certes surprenante, tout comme au niveau de l'appréhension de la situation historique d'avant-guerre, mais aussi surtout concernant le sort des Juifs. L'âpreté de la parole, la cruauté même de la métaphore qui va cesser d'être une métaphore bien peu de temps après, révèle une fois de plus l'engagement humain de l'écrivain-médecin qui réalisait l'urgence de réagir contre un tel aveuglement horrible qui menaçait l'humanité entière.

Mais si nous avons rapporté cet article, c'est aussi pour sa clôture – car à la fin Duhamel fait mention (ce qui est rare dans ses articles, mais non dans sa prose) de l'antisémitisme français et s'adresse directement à ses adeptes: « [I]es antisémites français gardent, je le sais, au fond de leur cœur, un sentiment de la vie assez droit et assez noble pour considérer avec dégoût cette position scandaleuse des chefs allemands, [...] cette position de bourreaux-maitres-chanteurs, de marchands-tortionnaires, de torquemandas-à-la-petite-semaine »⁶⁰. Ce qui nous révèle cette fin, c'est la différence faite par l'auteur entre l'antisémitisme français et nazi. Pourtant, s'agit-il de savoir, si ce « fond de cœur » n'était pas dans certains cas très enfoui pour que les paroles *lucides* puissent y atteindre ?

⁵⁸ *Ibid.*, p. 143.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 144.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 145.